



**Madame Fadila LAANAN**

Ministre de la Culture  
Gouvernement de la Communauté française  
Place Surllet de Chokier, 15-17  
1000 BRUXELLES

Bruxelles, le 20 septembre 2011

**Par porteur**

Lettre ouverte à la Ministre Fadila Laanan.

Madame la Ministre,

Laissez-moi vous raconter une histoire. Une belle histoire. Enfin, moi je la trouve belle. Raconter des histoires n'est pas si futile qu'il y paraît. Ça crée des liens. J'ai lu quelque part que vous aviez été très en colère contre nous. Nous, le Rideau de Bruxelles. La colère est mauvaise conseillère, dit-on. Oh, ce n'est pas une critique. J'en parle en connaissance de cause. Mais aujourd'hui, je ne me mettrai pas en colère. Promis.

Mon histoire commence dans une chambre. À Molenbeek, rue de Ribaucourt. Une chambre d'enfant. L'enfant rêve d'être acteur. Et il rêve de Paris. J'ai oublié de dire que l'histoire commence il y a longtemps, dans l'entre-deux-guerres. L'enfant rêve de Paris, parce que pour lui, c'est le centre du monde. C'est la Ville Lumière. Et comme les papillons, l'enfant est attiré par la lumière. L'enfant rédige et dessine lui-même des affiches, des programmes de spectacles imaginaires. Il s'y distribue aux côtés de grands acteurs, donne la réplique à Mary Marquet, Gaby Morlaix, Pierre Blanchar... Des noms un peu oubliés aujourd'hui, mais à l'époque, ce sont des vedettes. Tout cela peut prêter à sourire. Mais c'est comme ça que ça a commencé pour nombre d'entre nous. Un rêve énorme dans une petite chambre. L'enfant se prénomme Adrien. Mais son nom de scène est celui d'un autre empereur romain. Claude. Claude Etienne.

Son diplôme du Conservatoire de Bruxelles en poche, Claude rêve toujours de Paris. Mais c'est la guerre. Alors, en attendant que la guerre soit finie, Claude joue aux Galeries, au Parc... Mais Claude n'est pas satisfait. Il a envie de fonder sa propre compagnie. Il rêve de théâtre d'Art. Ses modèles sont les grands animateurs comme on les appelle alors : les Jovet, les Dullin, les Pitoëff, ... Vous connaissez la célèbre phrase de Mark Twain : *Ils ne savaient pas que c'était impossible, alors ils l'ont fait.* C'était impossible. On était à Bruxelles, pas à Paris. Ceux qui avaient essayé avant lui, comme Jules Delacre, s'étaient cassé la figure. En plus, c'était la guerre. Mais Claude l'a fait. Il a loué une salle au Palais des Beaux-Arts. Et il a monté la pièce d'un jeune auteur belge. Puis, il a recommencé. Encore et encore. Le Rideau de Bruxelles était né.

Je ne l'ai rencontré qu'une fois, Claude Etienne. Peu de temps avant sa mort, j'ai passé une audition devant lui. Les auditions pour les acteurs s'apparentent souvent à un cauchemar. Mais Claude Etienne était un homme respectueux et d'une curiosité gourmande. A peine ma compagne, qui passait aussi l'audition, avait-elle posé un pied sur le plateau, qu'il lui disait d'un ton théâtral et un peu halluciné (ceux qui l'ont connu verront de quoi je parle) : « Mademoiselle, je vous attendais ! ». Lorsqu'au cours de l'entretien, j'ai évoqué un article d'Antoine Vitez, il s'est écrié en se frappant le front dans un geste à la fois ample et gracieux : « Vous connaissez cet article ? ! ». J'étais loin d'imaginer que je dirigerais un jour le théâtre que ce grand Monsieur avait fondé. Se trouver en sa présence, c'était un peu comme se trouver face à une légende vivante. Claude Etienne, c'était l'homme qui, parmi tant de faits d'armes, avait programmé la création en Europe du « Tramway nommé désir » de Tennessee Williams. C'était celui qui avait fait découvrir au public belge « En attendant Godot » de Beckett, c'était celui qui le premier avait manifesté une vraie confiance dans les auteurs belges. Si Paul Willems - un de nos plus grands écrivains qui fut aussi (eh oui) Directeur général du Palais des Beaux-Arts - a écrit pour la scène, c'est grâce à Claude Etienne.

**Direction** Michael Delaunoy, Martine Renders

**Rideau de Bruxelles** asbl,

Administration | rue Thomas Vinçotte 68/4 | B 1030 Bruxelles

T +32 (0)2 737 16 00 | F +32 (0)2 737 16 03 | [contact@rideaudebruxelles.be](mailto:contact@rideaudebruxelles.be) | [www.rideaudebruxelles.be](http://www.rideaudebruxelles.be)

Quand je lis que vous avez été en colère contre le Rideau de Bruxelles, c'est à son fondateur que je pense en premier lieu. Je me demande ce qu'il penserait de moi. C'est que, voyez-vous, Claude Etienne était excessivement respectueux de ceux qui nous gouvernent. Jusqu'à vouer un amour éperdu à la famille royale. Mais on aurait tort de l'enfermer dans cette image quelque peu compassée. Claude Etienne était un grand personnage de théâtre, et comme tout grand personnage de théâtre, il était fait de contradictions et de paradoxes. L'homme qui s'inclinait avec un délice respectueux devant le Prince était le même qui programmat la création en Belgique du « Cercle de craie caucasien » du communiste Bertolt Brecht, était le même qui enfilait les robes sensuelles de Madame, dans « Les Bonnes » de Jean Genet. Genet, le gamin de l'assistance publique, le pédé, l'ancien taulard, l'ennemi déclaré de tous les pouvoirs.

Claude Etienne était un homme hors normes, de ceux que l'on croise rarement de nos jours, où l'on voit le monde des arts glisser insensiblement mais sûrement aux mains des marchands de soupe ou à celles des notables culturels lisses et formatés. Deux visages d'un même Janus, au fond, ouvrant grandes les portes de la soi-disant loi du plus grand nombre : obsession de la salle pleine, obsession du millionième visiteur, transposition dans le domaine des arts de la dictature de l'audimat chère aux « masses médiocres ». Après le tourisme de masse, voici la consommation culturelle de masse. Toujours plus, toujours plus grand... La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf.

Pas facile, au milieu de tout ça, de défendre Pasolini, Genet, Hugo Claus, des voix irréductibles, des voix qui dérangent. Pas facile de défendre de nouvelles écritures, d'ici ou d'ailleurs, mais qui toutes s'inscrivent en faux contre les idées préfabriquées - fussent-elles de gauche - contre les codes usés imposés par un certain cinéma, par une certaine télévision, par une littérature de consommation courante. Pas facile de travailler à la différence, au singulier. Pas facile de refuser les valeurs refuges. Les titres qui font recette. Les recettes du succès facile. Pas facile de défendre la rencontre de la parole et du corps, quand l'image envahit nos imaginaires pour mieux les anesthésier. Pas facile de maintenir l'esprit aventureux d'un Claude Etienne.

Les choses n'ont jamais été simples au Palais des Beaux-Arts. Faire cohabiter autant de disciplines artistiques - beau et noble projet - dans un même bâtiment a toujours relevé de la gageure. Mais le Rideau de Bruxelles a longtemps été considéré comme un acteur majeur de ce temple de la culture. On connaît la suite.

Je vais vous étonner, mais je trouve que vous avez raison quand vous déclarez que la Communauté française n'a pas d'*obligation légale* de reloger le Rideau de Bruxelles, aujourd'hui nomade. Le Rideau est une ASBL subventionnée qui n'a jamais, à la différence des autres théâtres subventionnés, disposé de lieu propre. Pendant près de septante ans, le Rideau a été locataire au Palais des Beaux-Arts. Et quand un locataire se retrouve sans toit, personne n'a en effet l'*obligation légale* de lui en *construire* un.

Mais une politique culturelle n'est-elle faite que d'*obligations légales* ?

Le Rideau n'a-t-il pas enrichi la vie artistique de la Belgique francophone ? Ne relève-t-il pas d'une forme de patrimoine immatériel (me voilà lyrique !) ? Et le travail que nous menons aujourd'hui, et qui, quoi qu'en disent les grenouilles qui veulent se faire aussi grosses que les bœufs, rencontre son public, ce travail a-t-il démerité ?

Vous dites que nous n'avons pas été *chassés* du Palais des Beaux-Arts, mais que nous avons *décidé* de partir. Vous reconnaissez néanmoins que c'était suite à des *vexations multiples* que vous pouvez *comprendre*.

Vexation, la destruction sans préavis du Petit théâtre, aménagé pour le Rideau en 1948, où ont eu lieu tant de créations marquantes ?

Vexation, la promesse solennelle de Monsieur Davignon devant le Conseil d'administration du Palais des Beaux-Arts de reconstruire le Petit théâtre, promesse jamais suivie d'effet, le Palais ayant finalement construit sur un terrain vague un tout aussi vague théâtre provisoire dont les permis d'exploitation sont arrivés à échéance en juin dernier, sans qu'il ait été prévu aucune solution de remplacement ?

Vexation, les augmentations vertigineuses des tarifs de location de salles que le Palais a voulu nous imposer du jour au lendemain, augmentations qui, si nous les avons acceptées, nous auraient contraints à la mauvaise gestion – car, tout de même, il s'agit d'argent public ?

Vexation ?

J'ai envie de paraphraser les Dupond et Dupont. « Vexation ? Je dirais même plus ».

Madame la Ministre, qu'auriez-vous fait à ma place ? Vous seriez restée ? Vous auriez accepté cette mort annoncée ? Vous ne lui auriez pas préféré le risque de l'inconnu ?

Je sais, vous n'êtes pas à ma place. Et je ne suis pas à la vôtre. Nous jouons chacun notre rôle, dans une millionième variation de l'Artiste et du Prince. Mais vous l'aurez compris, je m'adresse à vous aujourd'hui sans fard. Avec la croyance peut-être naïve que les paroles sincères ne sont pas toujours vaines. Que derrière les rôles que nous endossons, nous restons des femmes et des hommes capables de nous laisser transformer par la parole de l'autre et de le transformer à notre tour. Utopie ? Je suis certes un emmerdeur, mais je suis aussi un indécrottable humaniste.

Je poursuis donc.

Non, en effet, nous n'avons pas été chassés, car en nous chassant, le Palais des Beaux-Arts aurait attaqué de front la Communauté française, ce qui aurait fait mauvais genre, convenez-en, compte tenu de la réputation - comment dirais-je ? - flamandophile dont, à tort ou à raison, jouit son turbulent directeur. En détruisant nos outils de travail, en rendant la poursuite de nos activités en ses murs impossibles, le Palais - ayant retenu les leçons de Machiavel - a choisi une voie moins courageuse, certes, mais bien plus efficace. Et Monsieur Davignon de se réjouir dans la presse, Madame la Ministre, que vous reconnaissiez que *ce n'est pas Bozar qui a chassé le théâtre Le Rideau, mais que c'est celui-ci qui est parti*.

Pardonnez-moi. J'avais dit que je ne me fâcherais pas. J'ai failli être pris en défaut.

Et maintenant ? Que fait-on ?

Vous affirmez que *le Rideau veut qu'on lui construise un théâtre*. Ce serait une belle perspective. Mais cette piste n'a jamais été considérée par nous comme prioritaire, nous l'avons dit à plusieurs reprises. Contrairement à l'image qu'on se fait trop communément de l'artiste, je connais, comme nombre de mes camarades, le prix des choses, ayant été amené dans mon parcours à travailler avec des moyens modestes, devant parfois répondre à des questions aussi cruciales que : dois-je choisir les quatre chaises ou le tapis ?

Nous n'avons jamais demandé non plus qu'on expulse tel ou tel camarade pour nous mettre à sa place.

Ce que nous savons, c'est qu'à moyen terme, le nomadisme nous sera fatal.

Il est certain que ce dossier n'est pas évident, et je comprends qu'il vous embarrasse. Vous vous êtes mise en colère. Cela m'est arrivé aussi, depuis que j'ai pris la direction artistique de cette merveilleuse maison sans toit. Se mettre en colère, ce n'est pas grave. Quelquefois, ça fait même du bien. Pour autant que la colère ne rompe pas tout lien.

Ne rompons pas le lien.

D'ici à ce qu'une solution soit dégagée (je prends acte de votre intention de nous aider, à tout le moins si nous trouvons *un lieu privé*), je vais vous dire ce dont je rêve. Que l'avenir du Rideau, grande scène vouée aux nouvelles écritures, soit considéré non comme un éternel problème mais comme une perspective enthousiasmante.

La question de la responsabilité du Palais des Beaux-Arts dans notre départ se règlera ailleurs. Je ne veux pas que le Rideau soit enfermé dans le rôle somme toute commode de la pauvre victime, car comme l'écrit Kalisky, *ces victimes qui n'en finissent pas de faire les victimes, ça s'appelle des monstres.*

Mais je désire que les pouvoirs publics de cette communauté éternellement en quête d'identité reconnaissent à sa juste valeur le rôle majeur qu'a joué, que joue et, je l'espère, que jouera dans l'avenir le Rideau de Bruxelles.

Je vous avais promis une belle histoire. Elle n'est pas idyllique, certes. Elle est comme les histoires que j'aime. Complexe, un peu rugueuse, un peu dérangeante. Avec une fin ouverte.

On en écrit la suite ensemble ?

A handwritten signature in black ink, appearing to be 'M. Delaunoy', written in a cursive style with a long horizontal stroke extending to the right.

Michael Delaunoy  
Directeur artistique du Rideau de Bruxelles